

1^e Année

Prix : 10 centimes

Numéro 6
P. 798

LES FOLLES FOLLIES DE RUE DE LA FOULE

HUMORISTIQUE

ABONNEMENTS
Un an 3^{fr}
Six mois 1^{fr} 75

BUREAUX
Rue de l'ancienne Poste
Numéro 8



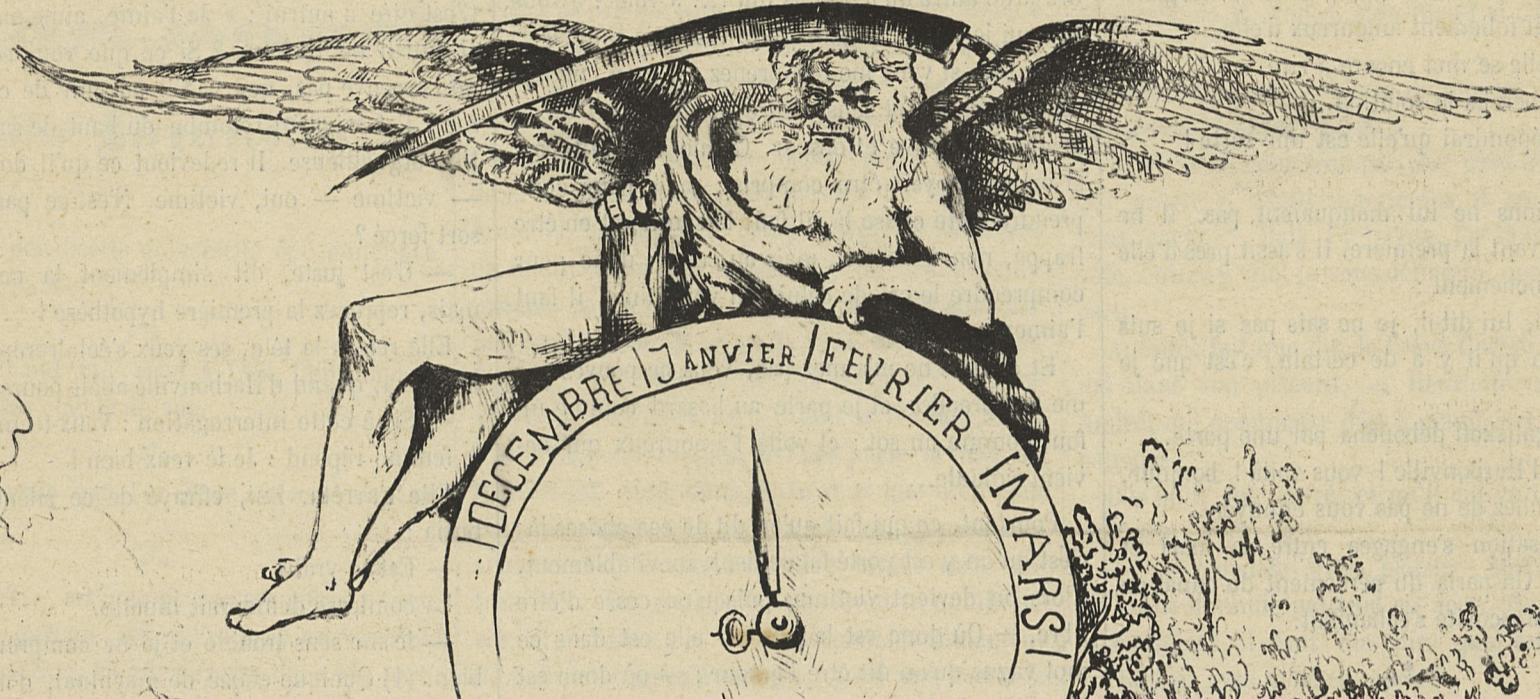
JOURNAL

BI-MENSUEL

les Manuscrits
non insérés
ne sont pas rendus

INSERTIONS
Annonces 25^c la ligne
Réclames 40^c

LA NOUVELLE ANNÉE



SOMMAIRE DU N° 6 :

114 heures en chemin de fer pour arriver au point de départ, ROGER SPADIDI. — Folies-Bergeracoises, ROGER SPADIDI. — Réveillon, LAURENT GOUTAN. Chronique fantaisiste, TRUFFALDIN. — Le Bonhomme Jour de l'An, MATHIEU SANS-SOUCI. — Théâtre. — Annonces.



114 Heures en Chemin de fer

POUR ARRIVER

AU POINT DE DÉPART

HISTOIRE ÉCRITE A TOUTE VAPEUR

(Suite)

IV

M. d'Harbonville, Edouard pour les dames, résolut de déclarer carrément à Mme de Korgaliskoff qu'il était follement amoureux d'elle.

— Et, si elle se met encore à rire.

Grave, il chercha la solution.

— Je lui répondrai qu'elle est une sotte !

Oh ! oh !

Les occasions ne lui manquaient pas. Il ne recula pas devant la première. Il s'assit près d'elle et aborda franchement :

— Madame, lui dit-il, je ne sais pas si je suis importun. Ce qu'il y a de certain, c'est que je souffre....

M. de Korgaliskoff déboucha par une porte.

— Tiens, d'Harbonville ! vous voilà ! bonjour, cher ami. Tâchez de ne pas vous ennuyer.

La conversation s'engagea entre le mari et l'amoureuse. On parla du percement du canal de Panama. Le Moscovite s'échauffait.

Quelqu'un entra. C'était un ancien avocat à la Cour d'appel, M. Barlieu. Korgaliskoff était à son affaire. M. Barlieu discourait indistinctement et sans préférence : politique, religion, littérature, art, théâtres, sciences, amour, philosophie, esprit, histoire, sures, cordonnerie, boucherie, saisons, soleil, pluie, fourrages, farines, navires, commission, exportation, etc., etc.

Korgaliskoff répétait souvent qu'il aimait la conversation de cet homme savant et que lui, Korgaliskoff étant homme de progrès, voulant s'occuper de tout ce qui touche à la société « et aux lois mystérieuses qui président à sa vie » c'était une expression de l'avocat.

A Barlieu, toute discussion était indifférente. En tout, il allait au fond des choses, consciencieusement, longuement, savamment même. Rien ne lui plaisait, tout l'intéressait. Il faisait entrer la philosophie dans une question de civilisation, donc d'instruction, donc de lumières, donc.....

..... Mais qu'y a-t-il donc ! — Eh ! l'auteur ! tu t'égares !

Edouard se rapprocha de la comtesse. Il se rassit à côté d'elle. Les deux péroreurs s'accrochant l'un à l'autre dans une chambre à côté ; la comtesse avait les yeux baissés et se tenait dans l'attitude d'une personne qui écoutera jusqu'au bout. (1)

— Madame, dit-il, j'ai été interrompu malheu-

(1) Le morceau qui suit est vigoureusement recommandé à tout laborieux élève de rhétorique.

reusement. Ce que je voulais vous dire est simple, mais difficile. Un obstacle peut me donner une allure bête et me jeter dans un embarras insurmontable. D'ailleurs, il est utile que je me fasse bien comprendre pour ne pas me faire haïr ou râiller.

Or, madame, voici : Comment je suis entré dans votre maison pour la première fois, je l'ignore. Comment j'en ai pris l'habitude, je ne le comprends que vaguement. Mais ce qui est bien sûr, c'est que, si d'une parôle, d'un signe ou d'un regard, vous me faisiez comprendre que je ne puis plus reparaître, je sens bien que cela me blesserait.

Aussi je veux tout vous dire. Eh bien ! voyez-vous, le fait est ceci : je souffre ! — Je souffre comme un personnage romanesque, et je sais bien que les plus forts de ces personnages sont ridiculisés. Mais de même que ce ne sont pas eux qui se font ainsi, ce n'est pas moi qui fais ma douleur. Etant dedans, je ne la surmonte pas, et si je l'avais créée je pourrais la défaire. Mais non ; ce n'est pas ma faute, voyez-vous ; il faut s'en prendre à un autre qu'à moi. A qui ?... à vous ! à vous par qui je souffre et par qui je voudrais souffrir... Je ne sais si vous me comprenez, si mon langage est intelligible et sensé. Dire à quelqu'un qu'on aime, c'est grave et obscur. On ne le dirait pas, si on ne croyait être compris ; mais pour comprendre cette chose là, il faut la sentir, et en être frappé, non à l'esprit, mais au cœur ; donc pour comprendre le cri de celui qui vous aime, il faut l'aimer.

Et si vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez pas me comprendre, et je parle au hasard comme un fou, comme un sot ; et voilà l'amoureux qui devient ridicule...

Pourtant, ce qui fait qu'on dit de ces choses là c'est qu'on y est porté fatidiquement, inévitablement. Alors on devient victime, puisqu'on cesse d'être libre. — Où donc est la prison ? elle est dans ce mot vague qu'on dit être l'amour ; — où donc est le geôlier ? C'est le destin, je l'admet. Mais si mon geôlier ne veut pas que je sorte, ma prison voudra-t-elle me garder ? Ne m'écrasera-t-elle pas ? N'entendrai-je point ses quatre murs me railler en me jetant à la tête leurs éclats de rire ? Ou bien me condamneront-ils à un silence éternel ?... Quand je leur parlerai ne seront-ils pas sourds ?

..... De temps en temps, Edouard s'arrêtait, fixant ses yeux sur la comtesse immobile. Comme elle restait muette, il continuait comme un fou.

Mais alors ce sera une torture ; ma douleur étant sans fin, mes larmes ne tariront jamais, et mes sanglots ne m'étoufferont pas. Je serai condamné à ce supplice : me sécher sur le brasier de mon amour et ne me consumer jamais. Tout à l'heure, je voyais une prison, à présent je vois un bûcher au milieu. Si Dieu voulait que ce ne fût qu'une hallucination, un rêve... Mais non ! C'est la vérité, la réalité, la vie. Oh ! je m'y trompe donc encore ? Toutes les fois que l'on souffre, on devrait être bien sûr si l'on est éveillé. Cependant, du moins, hors du sommeil, on a cette ressource : lutter.

Voyez-vous, madame, cette ressource est une grande ironie. Lutter contre qui ? Contre vous ! et vous, vous ne faites pas attention à moi. Ce n'est pas s'attaquer à un adversaire qui me déteste ; c'est s'en prendre à une force qui ne me voit pas, qui ne me compte pas et qui aurait encore beaucoup de chemin à faire pour mépriser.

..... Elle ne répondait pas, l'œil fixe, elle pensait

tout en écoutant, mêlant aux paroles de cet insensé ses propres réflexions.

Le malheureux découragé lui demanda :

— Une femme ce n'est donc pas comme un homme pour cela ? Tandis que l'attribut de l'homme est de souffrir, la femme ne pourrait donc avoir cet autre attribut : consoler.

— Je ne sais pas, moi, mais il me semble que Dieu aurait dû faire les choses comme cela.

— Celui-ci tombe, celui-là le relève. — Un être a soif, un autre le désaltère. — Un misérable se meurt, une bonne âme le sauve. — Un homme souffre, eh bien ! je n'en demande pas tant que tout à l'heure ; je ne dis plus : Consolez ma souffrance ; je n'implore que ceci : Comprenez-la.

La comtesse, sans relever la tête, interrogea :

— Pourquoi donc pas : partagez-là ?

Edouard répartit :

— Parce que c'est trop exiger. Cela, c'est forcer à l'amour. C'est dire à quelqu'un : « j'ai une douleur, vous que j'aime, prenez un peu de cette douleur ; mais prenez garde ! Cette douleur vous l'aimerez vous-même, et en elle vous m'aimerez ! » C'est dire à autrui : « Je t'aime, aime-moi ! » Et si autrui ne veut pas ? Si ce que vous sentez, il ne l'éprouve pas, que va-t-il advenir de cet homme ? Cet exigeant retombe du haut de sa prétention orgueilleuse. Il redévient ce qu'il doit être : — victime — oui, victime. N'est-ce pas là son sort forcé ?

— C'est juste, dit simplement la comtesse, mais, reprenez la première hypothèse !

Elle releva la tête, ses yeux s'éclairèrent et elle continua, quand d'Harbonville allait poursuivre :

— Si, à cette interrogation : Veux-tu m'aimer ? la femme répond : Je le veux bien !

Elle s'arrêta. Lui, effrayé de ce silence, balbutia :

— Est-ce vrai ?

La comtesse demeurait muette.

— Je me sens troublé et je ne comprends plus bien. (1) Quelque chose de machinal, d'instinctif et de tout puissant me mène. Quoi ? si un homme disait à une femme : Voulez-vous m'aimer, et si elle répondait : Je veux bien ! Mais cela ce n'est plus la prison, c'est la liberté, la liberté à deux ; ce sont les romans, la poésie brève ! Ce sont les grands bois avec les taillis sombres derrière le ruisseau d'argent ! C'est le ciel sur un épin de la terre ! C'est Dieu dans deux âmes ! C'est le sourire à l'état incarné, et incarné deux fois, dans une qualité qui fait unité ! C'est l'entrelacement mystérieux, mélodie charmante ! C'est une note de la grande harmonie qui est le concert, l'agencement, le grand orchestre de la création ! C'est l'immensité, l'éternité et la sérénité se confondant dans ces deux petites choses : deux âmes ! Ce sont deux êtres qui chantent et vivent ensemble, en se répétant toujours le même mot, car ils ressentent toujours la même impression.....

Ils se rapprochèrent ; et lui, s'animant davantage :

— Ce que c'est encore, c'est vous et moi !

— Oui, dit-elle.

— C'est vous, me permettant de prendre un peu de votre amour.

— Mon amour ? Qui croyez-vous que j'aime ?

— Eh ! votre mari.

— Allons ! vous n'y pensez pas. Si vous croyiez à ce que vous dites là, vous ne seriez pas venu me dire que vous m'aimez. Pourquoi ? parce que vous n'êtes pas un sot, si amoureux que vous soyez. Et voilà pourquoi je vous aime.

(1) Le morceau qui suit est fort à la mode du jour. Il peut être facilement mis en musique.

— Vous m'aimez ?...

— Mon Dieu, oui. Ecoutez, Edouard, que je fasse bien ou mal, je ne le considère pas. Je vous assure que je vous aime bien. J'en suis sûre moi-même, et comme cela me suffit, cela doit vous suffire.... Nous sommes à la fin de mai, je vais partir avec mon mari pour notre saison d'été. C'est la première fois qu'elle me semblera ennuyeuse, croyez-le. Revenez me voir ici, le 3 ou le 4 août, quand le comte sera parti. C'est à vous de guetter son départ. Ne reparaissez pas avant... Dites au revoir à Korgaliskof et prétextez un voyage oublié, une affaire, n'en porte quoi. Chat ! Adieu.

Edouard disparut, non sans voler je ne sais quoi sur les lèvres de Bluette. Sorti, il aspira l'air à pleins poumons, heureux et fier, se sentant plein de vie.

La comtesse alla cacher son émotion dans son appartement, où elle pleura un peu, ce qui la fera rire beaucoup, plus tard.

(A suivre).

ROGER SPADRIDI.



Folies Bergeracaises

C'est par une disette universelle que s'annonce la faim du monde.

Le marchand qui vend à l'œil, finit toujours par perdre ses clients de vue.

Je comprends que l'on *fasse son nez* quant on se le casse.

Mlle de Z... est une de nos premières amazones. Depuis quelque temps l'idée lui est venue de faire de la voltige. Et elle s'exerce dans son parc. Elle est suivie dans ses promenades par un jeune domestique encore peu dégrossi. Un de ces matins, les voilà partis en compagnie, et, quand on est arrivé sur une vaste pelouse où l'on peut tomber, sans se faire trop de mal, commencent des exercices.

D'un bond, Mlle de Z... saute pardessus son cheval avec une adresse merveilleuse ; malheureusement, sa jupe s'accroche un peu à la selle, un peu plus même que les convenances n'auraient dû le lui permettre, et découvre tout ce que d'ordinaire on tient soigneusement caché.

Mlle de Z... sans s'émouvoir ;

— Eh bien ! Jean, avez-vous vu mon *agilité* ?

Le domestique, rouge comme un coq et balbutiant :

— Oui, mademoiselle, j'ai vu votre... *agilité*, mais chez nous, on n'appelle pas ça comme ça !

ROGER SPADRIDI.



RÉVEILLON

Il est donc bien décidé, ma chère Henriette, que la ladrerie de nos fournisseurs va nous empêcher encore de

Fêter, selon l'usage antique et solennel,
Par un bon réveillon la nuit de la Noël.

Mais aussi, quelle idée de placer la Noël un vingt-cinq ? à la veille d'une fin de mois. Ah ! vraiment l'Eglise n'en fait jamais d'autres ! Tu me dis avoir frappé vainement à toutes les portes ;

de mon côté, j'ai écrit à mes parents de devancer tant soit peu l'envoi mensuel ; mais il n'y a un Dieu que pour les imbéciles. Ma cervelle est à sec aussi bien que ma bourse, je lui ai déjà emprunté tant d'ingénieuses combinaisons qu'elle aussi refuse impitoyablement de me venir en aide. Si de ta part, comme ton visage paraît l'indiquer, tu as perdu tout espoir de flétrir ces maudits fournisseurs, nous allons nous voir forcés de renoncer à notre réveillon.

— Ah ! mais non par exemple ! je n'y renonce pas, répondit Henriette, ce serait vraiment trop ridicule, de se coucher tranquillement comme deux vieux bourgeois, pendant que les autres ri-raient et feraient sauter le champagne ! pendant que dans les plus paisibles familles on mange au moins les immortelles saucisses, en racontant quelque contefantastique, autour de la traditionnelle bûche de Noël !

Le découragement que tu croyais lire sur mon visage, mon cher André, provenait de l'attention que je portais à la composition d'un petit plan, que tu approuveras, j'en suis sûre.

Tu n'as pas été sans remarquer la cour assidue que me fait le petit vicomte Gaëtan de la Bourseronde ; comme le bambin m'amusait, je n'ai pas cru devoir le décourager, et aujourd'hui je m'applaudis de cette heureuse inspiration. A l'occasion de la messe de minuit, ses parents lui lâchent la bride et lui donnent campo jusqu'à trois heures du matin. Pour bien mettre à profit ses quelques instants de liberté, il me supplie de lui accorder un rendez-vous pour cette nuit. Mes préoccupations m'ont empêché de lui répondre, mais je suis encore à temps, et, s'il faut te l'avouer, c'est à lui que je me propose de faire jouer le rôle du bienfaisant petit Jésus. Si tu veux que mon plan réussisse laisse-moi agir seule et promets moi seulement d'exécuter à la lettre toutes mes instructions. Du reste, elles ne seront ni nombreuses, ni difficiles, je te recommande seulement de t'absenter jusqu'à minuit, pour me laisser le temps d'achever tous les préparatifs. A ce moment, tu entreras dans notre appartement en faisant le plus de bruit possible ; c'est de ton entrée que dépendra la réussite de mes combinaisons.

Je crois avoir compris, o divine Henriette,
Ton talent me confond, il me met à l'envers,
Et, pour que devant toi je paraisse moins bête,
Je le célèbre en vers.

Ce disant, André, pour montrer sa respectueuse obéissance, saisit son chapeau et sortit. Restée seule, Henriette s'approcha de son écrivoire et libella le billet suivant :

« Cher Gaëtan,

Mon tyran s'absente ce soir, il passera la nuit dehors, si vous voulez profiter de son éloignement, je vous attendrai ce soir à onze heures. J'ai refusé, dans ce but, d'assister à un grand réveillon que quelques-uns de mes amis donnent ce soir. J'ai pensé qu'il serait beaucoup plus agréable de souper tranquillement en tête-à-tête avec vous. Je ne puis accepter le dîner que vous m'offrez au café Anglais, je courrai risque d'y rencontrer M. André, mais vous pourrez, si vous voulez, envoyer les provisions chez moi, ce sera beaucoup plus sûr pour tous deux.

« Votre bien dévouée,

« HENRIETTE. »

La joie du petit vicomte fut à son comble quand il reçut ce billet, il s'empressa de courir chez le meilleur traiteur, lui commanda un festin digne de Balthazar, et fit porter le tout chez son aimable amie.

Enfin il arriva ce moment attendu avec tant d'impatience. Gaëtan de la Bourseronde se présenta en tremblant devant la maison qui abritait l'objet de son amour, et c'est le cœur tout serré par cette douce émotion qu'éprouvent toujours les amoureux au moment où pour la première fois on consent à couronner leurs feux. qu'il frappa à la porte d'Henriette. Celle-ci vint ouvrir elle-même. Elle sembla prendre en pitié le trouble de son jeune soupirant et fit tout son possible pour lui donner un peu d'assurance. Ils s'installèrent ensemble devant une table copieusement servie et commencèrent à souper en devisant de choses bancales telles que la rigueur de la saison, le peu d'agrément qu'offre Paris pendant l'hiver, bref, de sujets tous autres que ceux pour lesquels le jeune Gaëtan paraissait avoir demandé un rendez-vous.

Tout à coup, il demeura la bouche ouverte, ses joues changèrent de couleur, et il montra tous les signes de la plus franche terreur.

— Entendez-vous, dit-il à Henriette, entendez-vous ces pas dans l'escalier ! Je crois reconnaître la démarche de M. André. Mon Dieu ! si c'était lui il me tuerait !

Henriette se crut obligée de montrer elle aussi une grande frayeur, et dit :

— Vous ne vous trompez pas, c'est bien André qui monte... avant longtemps il sera là... où vous cacher ? Mais j'y pense, j'ai là un placard vide, entrez-y vite, je vous délivrerai quand il sera parti.

Aussitôt fait que dit, le brave Gaëtan est enfermé dans son placard, et Henriette va ouvrir à André, qui commence déjà à manifester son impatience.

Dès qu'il fut entré et qu'il eut vu les apprêts du festin, il s'écria :

— Je constate avec plaisir, Mademoiselle, qu'on ne s'ennuie pas trop en mon absence ! Par la sambleu ! il faut me dire quel est celui qui partageait avec vous ce repas !

— Oh ! mon ami, répondit Henriette, comment peux-tu porter sur moi d'aussi injustes accusations ! Ne sais-tu pas que c'est aujourd'hui la Noël ! J'ai supplié le petit Jésus de me procurer le pain dont tu me laisses manquer, et, comme tu le vois, il a bien voulu m'exaucer.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit André, j'aurais tort de refuser ce qui nous vient du ciel, et pour montrer que tu n'es pas moins charitable que lui, tu me permettras bien j'espère d'en prendre ma part.

Vous dire quelle mine faisait pendant ce colloque, Gaëtan de la Bourseronde, serait chose superflue. Qu'il vous suffise de savoir qu'André ne l'inquiéta pas davantage, et le laissa rentrer paisiblement chez lui, où sa vénérable mère lui fit cette morale qui sera aussi celle de ce conte :

Quand le petit Jésus vient délivrer la terre,
Un enfant doit rester près du sein de sa mère.

LAURENT GOUTAN.



CHRONIQUE FANTAISISTE

LE NOUVEL AN

Je ne sais si vous êtes comme moi, chères lectrices, mais depuis quelques jours tout marche à souhait dans mon modeste ménage. Mon chocolat n'est plus rimé ; le matin, ma bonne pousse même la complaisance jusqu'à me le porter au lit — ce

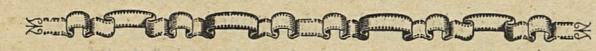
dont je ne me plains pas — car elle est jolie, ma bonne ! Eh ! dam, vous savez, quand on est mollement étendu et qu'on a près de soi une jolie bonne qui vous porte votre chocolat bien chaud et bien bon, ce n'est pas désagréable. Mais, laissons-là ma bonne et son chocolat pour revenir à mon bonheur, je dis bien mon bonheur, car vraiment je n'ai plus à me plaindre de rien. Mes souliers sont luisants, ils n'accusent pas la moindre tâche de boue, on dirait, ma foi, qu'ils sont toujours neufs. Mes habits sont propres comme s'ils sortaient de la main du tailleur ; ma concierge m'ouvre la porte à n'importe quelle heure de la nuit et, cela, sans le moindre grognement — fi ! la vilaine expression, direz-vous ! — Oh ! comme l'on voit bien que vous n'avez jamais entendu une concierge furieuse, sans cela vous trouveriez mon expression absolument polie.

Ma cousine — car j'en ai une ne vous déplaît — un ange ; je dois vous avouer que c'est ce qui m'étonne le plus. Enfin, en un mot, je suis le mortel le plus heureux de la terre, et moi-même, l'homme le plus indécrottable qu'on puisse trouver, je sens que je deviens très aimable, ah ! mais là, très aimable. Mais, pourquoi diable ce changement dans mon existence, pourquoi ? — Eh ! parbleu, c'est que nous sommes au premier de l'an, c'est que ma bonne, ma concierge et ma cousine attendent les étrennes. Vous avez cru peut-être, ô charmantes lectrices, que c'était pour m'être agréable que tout ce qui m'entoure était devenu charmant. Eh ! bien, vous vous êtes étrangement trompées, c'est tout simplement pour que l'étrenne soit plus forte, pour que ma bourse se délie plus largement. Et, une fois le jour de l'an passé, tout redéviendra mauvais chez moi. Mon chocolat sera rimé, et on attendra que je descende pour me le donner ; mes souliers seront à peine cirés, mes habits jamais brossés, ma concierge ne m'ouvrira qu'en grognant, et ma cousine redéviendra ce qu'elle est, c'est-à-dire, méchante et maussade, et cela depuis le 2 janvier jusqu'au 25 décembre.

Heureusement, chères lectrices, que vous êtes toujours là, que vous me lisez attentivement, ce qui, pour moi, est un grand plaisir. Aussi je ne veux pas laisser commencer cette nouvelle année sans vous dire tout ce que je souhaite pour votre bonheur. Aux jeunes filles un bon mariage pendant l'année 1887 ; aux femmes mariées un *excellent divorce* ; et, en terminant, je vous offre mon cœur ; n'ayez pas peur, il est assez gros pour que je puisse vous en donner à chacune un petit morceau.

1886 n'est plus, vive 1887 !

TRUFALDIN.



Aux Lectrices des "Folies,"

1^{er} JANVIER 1887

LE VIEUX BONHOMME JOUR DE L'AN

Pour aujourd'hui, charmantes lectrices, moi tout jeune, moi votre ami, je m'appelle le papa Jour de l'An. — Sur mon dos, le froid manteau des Hivers ; sur mon front des rides profondes. Mes grands cheveux blanchissent tout à coup ; ma barbe naissante se change en longs fils d'argent. Accablé par le poids des ans, un bâton noueux à la main, tout courbé, Mathieu Sans-Souci devient le vieux Bonhomme arrivant quelques jours après que son ainé, ce brave Noël, a fini sa revue générale des chaussures les plus diverses.

Ah ! je suis vieux, bien vieux même ! j'ai le Temps pour ancêtre. C'est afin d'obéir à sa voix quand il nous crie : « Janvier ! » que, le premier de mes trente-un frères, je viens régner pendant vingt-quatre heures sur tous les humains. Voyager, voilà mon destin. J'interromps ce matin ma route, — Ce soir je reprendrai mon lent pélerinage de trois cent soixante et cinq journées !...

Pourtant, bien que possesseur d'une éphémère royauté, j'éveille l'attention de tous : chéri des uns, honni des autres. C'est moi que les grandes personnes accusent d'amener les visiteurs importuns, les formules bêtes et mensongères ; mais je suis aussi pour les enfants des bonheurs ingénus. Et c'est encore moi, ô vierge, bientôt jeune femme, qui t'avances d'un pas vers la félicité désirée ! Pour l'avare je suis le jour maudit et insupportable ; ce dont je souris, car j'entends à ses côtés un facteur qui m'appelle « Excellence ! » et un concierge « Majesté ! »

Pour vous, lectrices mes amies, je veux seulement être un vieillard et un juge... Vieillard, vous pouvez m'accorder aujourd'hui, sans que vos mères y trouvent à redire, bon nombre de tendres caresses. Juge, je vais rappeler la conduite de deux d'entre vous pendant l'année finie, je vais donner à toutes des conseils pour celle qui commence.

Approche, toi d'abord, avec tes dix-huit ans, petite Rosine, que je préfère à toutes tes compagnes à cause de ta fidélité pour Marcel : c'est toi que je veux leur proposer comme exemple. Charmante enfant ! tu as su trouver le vrai bonheur dans ton amour pur, constant, immense. Aussi le Ciel est pour toi : et depuis l'heureux jour où tu laissas le bien-aimé ravir les fleurs de ton corsage, que d'instants bénis ne lui devez-vous pas ! — Continuez ainsi, vous qui aimez sincèrement, et puissiez les vœux du papa Jour de l'An, vous combler à jamais des plus douces prospérités !

Vous aussi, Mariette, vous avez un amoureux : je vous en félicite. Je n'ai pas pu apprendre son nom et vous n'avez pas voulu me le dire, mais votre choix vous honore. Dois-je vous rappeler la fameuse escapade de l'automne dernier ? Je passais lentement, moi, pauvre vieux, et je vous ai vus vous promener tous les deux seuls, dans la campagne. Vous, mademoiselle, vous étiez au bras de monsieur et je vous entendais dire, lui, penchant amoureusement sa tête vers la vôtre : « Oh ! mon ami, combien je t'aime ! Combien il m'est agréable d'admirer la nature avec toi ! Dis, qu'elle est belle ainsi mourante, et qu'il est doux de s'aimer encore, malgré l'envollement des beaux jours. Je ne sais pourquoi j'éprouve une chère langueur à voir ainsi rouler les feuilles mortes, je ne sais pas pourquoi j'éprouve un tel désir de m'étendre une fois de plus sur leurs chauds amoncellements ! »

Vous parliez ainsi, Mariette. Et moi, le bonhomme Jour de l'An, qui ne pouvais suspendre un instant mon voyage, j'ai souri, belle fille, en voyant l'amant cher vous prendre dans ses bras pour vous asseoir sous un chêne à moitié dépouillé, et je me suis éloigné au bruit de vos baisers.

Bergeracoises qui me lisez, je pourrais dire à beaucoup d'entre vous qui elles aiment et comment elles comprennent l'amour. C'est assez que le vieux bonhomme Jour de l'An ait montré à Rosine qu'il connaît son bonheur, à Mariette qu'il a bonne mémoire.

Depuis ma naissance, voyez-vous, j'ai beaucoup voyagé et je sais bien des choses. Mais je ne puis parler comme je le fais aujourd'hui qu'une fois l'an et voilà pourquoi je ne raconte pas tout. C'est le Temps qui me manque ; c'est lui qui me pousse vers de nouvelles destinées.

Quoi qu'il en soit, charmantes lectrices, qui que vous soyez, croyez-en ma vieille expérience, laissez-vous adorer en votre printemps et soyez de gentilles folles. Vivez joyeuses et chaudes comme le veut votre jeunesse. Mon ami Printemps va bientôt venir : jetez, avec des chansons, les touffes de fleurs qu'il vous donnera, au nez des moroses personnes qui vous parleront de travaux austères. Donnez votre lèvre au bien-aimé pour qu'il y dépose son baiser, ouvrez-lui votre cœur pour qu'il y cache son amour. Aimez, aimez toutes, oh ! hâtez-vous d'aimer ! Et puissiez-vous, toutes aussi, quand le vieux bonhomme Jour de l'An reviendra — au temps que vous savez — avoir à lui raconter de grandes et saintes joies éprouvées !

MATHIEU SANS-SOUCI.



THÉÂTRE DE BERGERAC

Samedi 8 janvier 1887

UNE SEULE PRÉSENTATION DE

M. OUVRARD

l'Etoile des Concerts de Paris

AVEC LE CONCOURS DE

Mlle AUSQUICHOURY

Chanteuse légère des Concerts de Bordeaux

Mlle Saluste, du Vaudeville ; M. Guiraudon, baryton de l'Opéra-Comique ; M. Lacan, trial du Grand-Théâtre de Bordeaux ; M. Pastor, pianiste.

APRÈS LE BAL

Vaudeville en 1 acte de Delacour et Siraudin

DISTRIBUTION :

Caudébec, M. Lacan ; Henriette, Mlle Saluste

INTERMÈDES

1. *Air de Saint-Sébastien*, M. Guiraudon.
2. *Air de Lucie de Lamermoor*, Mlle Ausquichoury.
3. **Ouvrard** dans ses créations.
4. *Air du Bal masqué*, M. Guiraudon.
5. *Air du Barbier de Séville*, Mlle Ausquichoury.
6. **Ouvrard** dans ses créations.

LA SOIRÉE SE TERMINERA PAR

LES NOCES DE JEANNETTE

Opéra-Comique de Michel Carré et Jules Barbier
Musique de Victor Massé.

DISTRIBUTION :

Jean, M. Guiraudon ; Jeannette, Mlle Ausquichoury ; Thomas, M. Lacan ; etit-René, Mlle Saluste.

Bureaux : 7 h. 3/4. — Rideau : 8 h. 1/2

PRIX DES PLACES :

Fauteuils, 3 fr. ; Galerie, 2 fr. ; Parterre et pourtour, 1 fr.

Le bureau de location est ouvert à partir du jeudi 6 courant, de 2 h. à 4 h. du soir.

IMPRIMERIE NOUVELLE

GRAND'RUE, 15 et 17, BERGERAC

CARTES DE VISITE ANNÉE 1887

En typographie sur carton bristol....	le cent	2 00
— sur carton ivoire....	—	2 50
—	les 50.	1 50
En gravure relief, s. cart. mat ou ivoire.	le cent	3 00
—	les 50.	2 00

1 fr. d'augmentation par cent pour les cartes deuil.
Ajouter 30 c. pour les recevoir franco p. poste

Imprimeur-Gérant : L.-P. BOISSERIE.